Ex libris

“Il n’est pas question de bâcler la préparation de ton prochain film autobiographique dont je crois connaître le titre: *Une merde est une merde*.” C’est la réponse cinglante de Jean-Luc Godard à François Truffaut qui tente une réconciliation en 1979.
 → “**Carrément méchant!** *Parce que s’il ne fallait aimer que les gentils, nous serions morts d’ennui*”, édité par Marie Misandeanu et Maria Felix Frazao. Textes de Renaud Lefebvre et Fabienne Waks, *Le Cherche midi*, 208 pp., 35 €.

- Du cinéma à la littérature, ces malfaisants sont indispensables à la construction d’une œuvre.
- Comme à celle de notre psychisme.
- Truculent, l’album “Carrément méchants!” les met à l’honneur et prône le retour à l’irrévérence.

Ces méchants qu’on adore détester

Un ours apporté par le Père Noël brûle dans la cheminée. Désappointé, un petit garçon observe la scène pendant que, la main sur son épaule, sa mère lui déclare: “*Fallait te lever plus tôt, mon chéri...*”

Cet humour teinté, et plus encore, de méchanceté, ouvre l’album *Carrément méchant!* (*Le Cherche midi*) qui fait l’apologie d’une irrévérence regrettée. Vouer aux gémonies la fête des Mères ou des Grands-Mères, passe encore mais se moquer des enfants, des mal fichus, dévorer des gosses à Noël ou déboulonner Mère Teresa devient le summum de la méchanceté. Surtout à l’heure de la bien-pensance et de la bienveillance à tous crins, loin de la célèbre sortie de Patrick Timsit.

En 1992, l’humoriste avait osé s’exclamer alors qu’il se mettait dans la peau d’un chirurgien-mécanicien démiurge, que “*les mongoliens, c’est des prototypes. On s’en sert pour prendre des pièces détachées. C’est comme les crevettes roses. Tout est bon, sauf la tête*”. Une réplique qui l’enverra sur les bancs du tribunal, poursuivi par le père d’un enfant trisomique, Gilbert Collard, qui, pour la petite histoire, fera plus tard son *coming out* version Front national.

Indispensables

Ils sont pourtant partout ces méchants, du cinéma à la littérature, en passant par la caricature. Partout et indispensables à la construction d’une œuvre, voire de notre psychisme. Sans eux, pas de tension narrative, pas d’obstacle externe utile à la construction d’un scénario, pas de mémorable frisson ou d’inouïable jubilation. “*Meilleur est le méchant, meilleur est le film*”, déclarait Alfred Hitchcock, grand maître en la matière.

Cathartique, la méchanceté révèle notre part d’ombre, lui laisse le minimum de respiration vitale, envahit parfois le mental ou éclaire notre lumière.

Voici donc une thématique rarement explorée, pétillante comme du champagne, qui se décline en 200 pages et presque autant d’archétypes du mauvais, qu’il s’agisse de JR ayant volé la vedette initialement octroyée au brave Bobby dans la série télévisée *Dallas*, du personnage du Joker, l’un des plus emblématiques de tous, rapidement réhabilité, ou de l’inquiétant Dark Vador. Entre autres princes du mal au royaume du fiel, de l’horreur, du cynisme, de l’ironie, du trait d’esprit, de la provocation et de la malfaisance. Parce que, lit-on en sous-titre, “*s’il ne fallait aimer que les gentils, nous serions morts d’ennui*”.

Il est en effet des affreux, de Desproges à Jean Yanne ou de Fritz the Cat au gros dégueulasse de Reiser dont l’irrévérence et la liberté d’esprit régalaient jusqu’aux plus gentils d’entre nous.

Presse satirique

Divisé en plusieurs volets, le livre de Richard Malka, avocat de *Charlie Hebdo*, spécialiste du droit de la presse, écrivain et scénariste, laisse d’abord, et en toute logique au regard de ses centres d’intérêt, la part belle à la presse satirique et aux humoristes, dont les Deschiens, Desproges ou encore Coluche.

Il s’intéresse ensuite aux grands méchants du cinéma, principalement américain, mais également français, aux échanges de lettres incendiaires entre l’Internationale situationniste et Claude Gallimard ou entre Godard et Truffaut. Sans oublier les *Massacres exquis* d’une émission

comme *Le masque et la plume*, les sportifs de Mohamed Ali à Zidane ou certains musiciens ou rock stars, ces mauvais garçons, qui portent leur rébellion en bandoulière.

Cette anthologie iconoclaste, des années soixante à nos jours, se présente sous forme d’album au graphisme pop et éclectique et devrait parler à plusieurs générations même si les années soixante et suivantes étaient bien plus mordantes que celles du début du vingtième siècle. Une belle idée éditoriale, quoi qu’il en soit, tant il est vrai que la méchanceté fait vendre.

Depuis la Bible

“*J’aime les méchants*”, écrit Richard Malka, dans sa préface. Parce qu’une histoire sans vrai méchant n’aurait aucune chance de devenir une religion, pas même un bon dessin animé. Les enfants le savent bien, eux qui, par centaines de millions, ont dévoré Harry Potter avec l’espoir secret de retrouver Voldemort derrière chaque page. Mais il n’aura pas fallu attendre l’arrivée de J.K. Rowling pour établir ce constat.

Fondateurs et initiés, des récits comme ceux de la Bible ou des frères Grimm et de Perrault se construisent sur la cruauté d’un personnage, sur l’ennemi, cet obstacle externe, élément incontournable d’un bon fil narratif.

Et s’il est d’une part, ces hordes de malfaisants inventés par nos dieux monothéistes, il est aussi ceux qui n’inventent pas des vilains mais qui jouent à l’être, à savoir les caricaturistes. Ceux-là même en payent parfois un lourd tribut. Comment l’oublier?

L.B.